

« PLUS ON EST FAIBLE, SANS DÉSIRS, NI VERTUS... » UN APPORT THÉRÉSIEEN À LA THÉOLOGIE MORALE

P. François-Régis WILHÉLEM*

Dans : *Thérèse au milieu des Docteurs*,
(Actes du Colloque des 19/22 septembre 1997 à Notre-Dame de Vie),
Centre Notre-Dame de Vie, série Théologie n° 8, Éd. du Carmel, Venasque, 1998, p. 113-129.

Introduction : Le problème théologique

Un passage très connu de la Lettre 197, adressée par Thérèse à sa soeur, Marie du Sacré-Coeur semble interpeller profondément la théologie morale :

.... O ma Soeur chérie, je vous en prie, comprenez votre petite fille, comprenez que pour aimer Jésus, être sa victime d'amour, plus on est faible, sans désirs, ni vertus, plus on est propre aux opérations de cet Amour consumant et transformant... Le seul désir d'être victime suffit, mais il faut consentir à rester pauvre et sans force et voilà le difficile ...

La question théologique sous-jacente à ces lignes pourrait se formuler ainsi : peut-on être « la victime d'amour » de Jésus, c'est-à-dire en fin de compte, aspirer à la sainteté et progresser vers elle jusqu'à son accomplissement, en étant « sans désirs, ni vertus » ? Une telle interrogation relève de la question fondamentale du rapport nature / grâce / salut. Rappelons brièvement les données du problème.

La foi catholique enseigne que pour être totalement gratuit, c'est-à-dire sans aucun mérite humain préalable, le salut offert par le Christ exige en retour la coopération libre de la créature. S'adressant à Dieu, saint Augustin, le Docteur de la grâce, a cette formule fameuse (qui scandalisait tant son adversaire, le moine Pélage !) :

Da mihi quod jubes et jube quod vis (Donne-moi ce que tu commandes et commande ce que tu veux)¹.

Il entend signifier par là que c'est Dieu, qui, d'une certaine manière, donne à l'homme l'acte même de ce qu'il lui demande. La grâce divine (« opérante »), une fois donnée et acceptée par l'homme, conduit celui-ci à choisir le bien (grâce « coopérante »)². Cette distinction entre « grâce opérante » et

* Prêtre, Professeur de théologie au Studium de Notre-Dame de Vie.

1. *Confessions*, 10/29 et 37.

2. Ainsi par exemple, dans le *De gratia et libero arbitrio* (17/33), l'évêque montre que c'est la charité qui permet d'accomplir les commandements. Évoquant les progrès de l'amour chez l'apôtre Pierre, progrès qui le conduiront jusqu'au martyre, il écrit : « Cette charité, quelque faible qu'elle fût, qui avait commencé à la lui donner, sinon Celui qui

« coopérante » souligne à la fois la primauté de la grâce et la nécessaire collaboration de l'homme avec elle. Dans une autre de ses oeuvres, Augustin écrit de façon lapidaire :

*Les fils de Dieu sont agis par l'Esprit de Dieu, mais ils sont agis pour agir, non pour être réduits à rien*³.

Ainsi Dieu ne nous sauve-t-il pas sans nous : il ne nous justifie que si nous le voulons⁴.

Que veut donc dire Thérèse dans sa lettre ? La proclamation de son Doctorat invite à scruter avec une attention renouvelée cette formule paradoxale (*sans désirs ni vertus*) et, à première vue, assez révolutionnaire. Ne serait-elle pas révélatrice du génie mystique pratique de la carmélite, notamment dans sa façon d'aborder la question théologique majeure de la *synergie* entre l'action première de Dieu et la libre réponse de l'homme à celle-ci ? Un lecteur attentif de l'ensemble des oeuvres de Thérèse pressent qu'il y a probablement là un champ nouveau et fécond d'investigation pour la théologie morale. Le but de notre exposé est d'ouvrir cette investigation.

En bonne méthodologie, nous nous efforcerons d'abord de re-situer ce passage dans son contexte précis (I), pour étudier ensuite certains termes fondamentaux comme « désir », « vertu », « mérite », puisés dans différents endroits des écrits, puis mis en rapport avec l'amour (II). Après cela, nous serons en mesure de faire ressortir l'originalité de l'agir moral thérésien, montrant notamment en quoi celui-ci est en particulière dépendance de l'Esprit (III).

Voyons donc tout d'abord le contexte précis de cette Lettre 197.

I – LA LETTRE 197, SON CONTEXTE

En septembre 1896, à l'occasion de sa retraite annuelle, Thérèse rédige ce que l'on appellera plus tard le Manuscrit B. Il est adressé à Marie du Sacré-Coeur qui lui avait demandé d'écrire pour « avoir quelque chose » de sa soeur Thérèse qu'elle savait « tout près du bon Dieu »⁵. Ce manuscrit, nous le savons, se compose aujourd'hui de deux parties rédactionnelles. Une, première chronologiquement, porte la date du 8 septembre, mais se situe en fait en deuxième position (Ms B, 2r°-5v°) ; une deuxième partie (postérieure à la précédente selon les historiens, mais placée finalement au début du manuscrit), joue en quelque sorte le rôle de « lettre introductive » (LT 196, du 13 (?) septembre 1896). Elle a pour but d'éclairer les confidences enflammées qui vont suivre⁶ et de prévenir ainsi les objections possibles de soeur Marie du Sacré-Coeur. Thérèse y affirme en effet qu'il n'y a « aucune exagération » dans ce qu'elle a écrit et que dans sa « petite âme », tout est « calme et reposé ». N'oublions pas pourtant, que lorsqu'elle rédige son manuscrit, elle est entrée depuis le mois d'avril précédent dans sa terrible épreuve de la foi⁷. Elle précise par ailleurs qu'au milieu de ses immenses désirs, elle garde en même temps une vive conscience de sa « petitesse » et de sa « faiblesse ». C'est d'ailleurs cette petitesse qu'elle s'empresse de mettre en avant et non les désirs qui la consomment :

Ah ! si toutes les âmes faibles et imparfaites sentaient ce que sent la plus petite de toutes les âmes, l'âme de votre petite Thérèse, pas une seule ne désespérerait d'arriver au sommet de la

prépare la volonté et achève en coopérant ce qu'il a commencé en opérant ? Car il opère, au commencement pour que nous voulions, celui qui, pour l'achèvement, coopère avec nous lorsque nous voulons (...) Donc, pour que nous voulions, il opère sans nous, mais lorsque nous voulons, et que nous voulons jusqu'à agir, il coopère avec nous ».

3. *De correptione et gratia*, 2/4.

4. Cf. *Sermo* n° 169.

5. Cf. LC 169, 13 septembre 1896. Le sigle LC désigne les lettres des correspondants de Thérèse. Pour l'histoire, voir G. GAUCHER, *Histoire d'une vie. Thérèse Martin*, p. 182.

6. Celles donc du Ms B, 2r°-5v°.

7. Ce qui est simplement suggéré par ces mots : « Ne croyez pas que je nage dans les consolations... », Ms B, 1r°.

montagne de l'amour, puisque Jésus ne demande pas de grandes actions, mais seulement l'abandon et la reconnaissance...⁸.

La suite du Manuscrit B révèle donc le puissant jaillissement d'amour qui sort du coeur de Thérèse. S'adressant directement à Jésus, elle décrit avec une flamme extraordinaire la découverte de sa vocation : « Dans le coeur de l'Église, ma Mère je serai l'Amour... » Auparavant, elle a raconté comment elle se sentait appelée à vivre une infinité de vocations et à endurer tous les genres de martyres. En définitive, c'est l'amour, la charité, qui en reliant ces différents appels, lui donne « la clef de sa vocation ». Le Manuscrit B porte tout entier la trace de cette brûlure d'amour.

Très impressionnée par la lecture de ces pages, Marie du Sacré-Coeur, répond dans un billet :

...Comme le jeune homme de l'Évangile un certain sentiment de tristesse m'a saisie devant vos désirs extraordinaires du martyre. Voilà bien la preuve de votre amour, oui vous le possédez l'amour, mais moi ! non jamais vous ne me ferez croire que je puis atteindre à ce but désiré. Car je redoute tout ce que vous aimez. Voilà bien une preuve que je n'aime pas Jésus comme vous. Ah ! vous dites que vous ne faites rien, que vous êtes un pauvre petit oiseau chétif, mais vos désirs pour quoi les comptez-vous ? Le bon Dieu Lui les regarde comme des oeuvres (...) Voulez-vous que je vous dise ? Eh bien, vous êtes possédée par le bon Dieu, mais possédée ce qui s'appelle... absolument comme les méchants le sont du vilain...⁹

Face à l'idéal de sainteté qui éclate dans le Manuscrit B, la réaction de Marie du Sacré-Coeur est d'admiration par rapport à Thérèse, mais aussi d'abattement par rapport à elle-même. Elle se désole en effet de ne pas ressentir les mêmes désirs brûlants et demande donc un complément d'explication en forme d'encouragement. Thérèse répond par notre Lettre 197 qui est un des textes majeurs de la « petite voie ». Elle commence par y préciser que ses désirs du martyre ne « sont rien », car, en définitive, « la confiance illimitée » qu'elle sent en son coeur ne repose pas sur eux. Ils ne sont qu'une « consolation » accordée « parfois aux âmes faibles » par Jésus. Elle affirme ensuite :

Ce qui lui [il s'agit du bon Dieu] plaît c'est de me voir aimer ma petitesse et ma pauvreté, c'est l'espérance aveugle que j'ai en sa miséricorde.

Et quelques lignes plus loin, se trouve le passage qui a attiré notre attention :

Ô ma Soeur chérie, je vous en prie, comprenez votre petite fille, comprenez que pour aimer Jésus, être sa victime d'amour, plus on est faible, sans désirs, ni vertus, plus on est propre aux opérations de cet Amour consumant et transformant... Le seul désir d'être victime suffit, mais il faut consentir à rester pauvre et sans force et voilà le difficile car « Le véritable pauvre d'esprit, où le trouver ? il faut le chercher bien loin » a dit le psalmiste... Il ne dit pas qu'il faut le chercher parmi les grandes âmes, mais « bien loin », c'est-à-dire dans la bassesse, dans le néant... Ah ! restons donc bien loin de tout ce qui brille, aimons notre petitesse, aimons à ne rien sentir, alors nous serons pauvres d'esprit et Jésus viendra nous chercher, si loin que nous soyons il nous transformera en flammes d'amour...¹⁰

Monseigneur Gaucher commente :

En trois lettres, soeur Thérèse de l'Enfant-Jésus de la Sainte-Face vient d'écrire, sans le savoir, « la charte de la petite voie d'enfance » (Conrad de Meester), un des joyaux de la littérature spirituelle¹¹.

8. Ms B, 1v°.

9. LC 170 du 17 septembre 1896.

10. Voici la suite du texte : « Oh ! que je voudrais pouvoir vous faire comprendre ce que je sens !... C'est la confiance et rien que la confiance qui doit nous conduire à l'Amour ... La crainte ne conduit-elle pas à la Justice ?... Puisque nous voyons la voie, courons ensemble. Oui, je le sens, Jésus veut nous faire les mêmes grâces, il veut nous donner gratuitement son Ciel. O ma petite Soeur chérie, si vous ne me comprenez pas c'est que vous êtes une trop grande âme... ou plutôt c'est que je m'explique mal... »

11. *Histoire d'une vie*, p. 184.

Le contexte immédiat étant éclairé pour l'essentiel, il nous faut maintenant tenter d'interpréter le contenu doctrinal de la Lettre 197. Nous le ferons en suivant, à travers différents écrits, la piste de certains mots significatifs au plan moral tels que "désir", "vertu" et "mérite" ; ils seront mis ensuite en rapport avec l'amour. En effet, ces mots "désir", "vertu", "mérite", ne se comprennent vraiment que dans le mystère de la gratuité de la charité divine diffusée en nos coeurs par l'Esprit (cf. Rm 5, 5).

II – "DÉSIR", "VERTU" ET "MÉRITE" À LA LUMIÈRE DE L'AMOUR

En consultant la *Concordance générale* thérésienne, il est impressionnant de constater le nombre important de citations comportant précisément le mot "désir" ou le verbe "désirer". La lecture des textes correspondants montre à quel point Thérèse a été un être de désirs, ou, pour reprendre l'expression de sa Mère dans le Carmel réformé, Thérèse d'Avila, un être de *grands désirs* ! Les mots "vertu", "mérite", ainsi que le verbe "mériter", ne sont pas absents non plus du vocabulaire thérésien.

Dans le cadre de cette trop brève communication, il ne nous est pas loisible d'entreprendre une étude détaillée de tous les passages où sont impliqués ces termes. Nous nous contenterons de faire ressortir leur poids théologique à partir de certains textes importants, après quoi, nous nous efforcerons de mettre en lumière le rôle primordial de l'amour.

A) *Rôle essentiel des "désirs" chez Thérèse*

C'est un fait bien connu que pendant son adolescence, Thérèse avait conçu en son coeur un grand désir d'imiter les actions des héroïnes de l'histoire de France, « en particulier celles de la vénérable Jeanne d'Arc ». Elle avoue dans le Manuscrit A, qu'elle sentait alors en elle « la même ardeur dont elles étaient animées, la même inspiration céleste ». Cependant, le Seigneur lui avait fait comprendre que

*la vraie gloire est celle qui durera éternellement et que pour y parvenir il n'était pas nécessaire de faire des oeuvres éclatantes mais de se cacher et de pratiquer la vertu en sorte que la main gauche ignore ce que fait la droite*¹².

Il l'avait éclairée également sur le fait que sa gloire « ne paraîtrait pas aux yeux mortels, qu'elle consisterait à devenir une grande Sainte », et ce, à travers l'expérience de son imperfection et de sa faiblesse.

Chez Thérèse, l'évolution des désirs ne porte pas sur celui de « devenir une grande sainte », désir confirmé au contraire par son inspiration intérieure, mais sur les modalités de sa réalisation. Cette sainteté-là ne se verra, pour ainsi dire, pas à l'extérieur et se construira dans un climat habituel de faiblesse, de petitesse.

Au fur et à mesure de son cheminement, le Seigneur lui montre la distance abyssale qui existe entre ce désir inouï et son incapacité personnelle, mais il lui infuse en même temps la « confiance audacieuse », c'est-à-dire l'espérance amoureuse¹³, que cela pourra se réaliser un jour. Or, le motif de l'espérance, c'est le secours divin. C'est pourquoi la petite sainte ne compte pas sur ses mérites, estimant n'en avoir « aucun », mais sur « Celui qui est la Vertu, la Sainteté Même »¹⁴.

12. Ms A, 32r°. Voir aussi LT 224, du 25 avril 1897 à l'abbé Bellière.

13. « La confiance c'est l'espérance théologique tout imprégnée d'amour », *Je veux voir Dieu*, p. 837.

14. Ms A, 32r°. Dans son *Acte d'offrande*, elle écrira : « Je désire être Sainte, mais je sens mon impuissance et je vous demande, ô mon Dieu ! d'être vous-même ma Sainteté », Pri 6.

Dans le Manuscrit A, le désir d'entrer au Carmel¹⁵ pour y être « prisonnière » de l'Amour¹⁶, récapitule tous ses désirs d'être sainte, de contempler les beautés du Ciel afin « de les donner aux âmes »¹⁷, d'être « victime d'Amour »¹⁸. C'est au Carmel en effet, que le Seigneur les réalisera tous en

15. Cf. Ms A, 50r°.

16. Cf. Ms A, 67r° ; v° aussi 57r°.

17. Cf. Ms A, 67r°.

18. Cf. Ms A, 84r°.

l'identifiant à lui par la souffrance¹⁹ et l'amour²⁰.

Il faudrait pouvoir étudier en détail tous les *désirs* énumérés dans le texte capital du Manuscrit B. Rappelons simplement que ceux-ci apparaissent « plus grands que l'univers », qu'ils rejoignent « les actions de tous les Saints » et, par leur incroyable intensité, font souffrir un véritable martyr à la carmélite. Ils trouvent tous leur accomplissement dans la découverte de sa vocation à l'Amour.

Notons que, de façon significative, cette sorte de démesure propre à l'amour est déjà présente dans l'*Acte d'Offrande à l'Amour Miséricordieux*. En effet, Thérèse y avait écrit spontanément : « Je sens en mon coeur des désirs infinis ». Par obéissance à des censeurs théologiens, elle avait dû gratter le mot *infinis* et le remplacer par *immenses*. Un théologien, le P. Maurice Paissac, a pu écrire de Thérèse qu'elle était « hantée par l'infini »²¹. Et cet auteur de donner raison à la carmélite contre les théologiens-censeurs en expliquant à partir de saint Thomas d'Aquin que

*puisque celui qu'on aime est infini, l'amour qu'on a pour lui ne saurait avoir de limites*²², « il n'y a pas de limites à imposer à l'amour » de Dieu. On ne peut assigner une limite, une fin, à l'acte d'aimer ; en ce sens, on peut dire de la charité qu'elle est sans limite assignable, autrement dit infinie²³.

L'assurance de Thérèse par rapport à ses désirs s'appuie sur l'enseignement de saint Jean de la Croix dont elle avait lu les maximes, comme par exemple celle-ci :

*Plus Dieu veut nous donner, plus il augmente nos désirs, jusqu'à faire le vide dans l'âme pour la remplir ensuite de ses biens*²⁴.

Cette pensée imprimant en elle la certitude que ses désirs se réaliseront parce qu'ils viennent de Dieu, lui permet d'écrire dans son *Acte d'Offrande* :

*Je suis donc certaine que vous exaucerez mes désirs : je le sais, ô mon Dieu ! (plus vous voulez donner, plus vous faites désirer)*²⁵.

Une de ses dernières lettres manifeste encore la quintessence de son désir. Elle y déclare que ce qui

*l'attire vers la Patrie des Cieux, c'est l'appel du Seigneur, (...) l'espoir de l'aimer comme [elle] l'a tant désiré*²⁶.

De façon évidente, tant de désirs, récapitulés par ceux de l'amour et de la sainteté, ne peuvent être vécus sans la pratique effective des vertus théologiques et morales. Nous savons tous avec quel héroïsme Thérèse a vécu de foi, d'espérance et de charité. Nous ne nous appesantirons donc pas sur cet *héroïsme théologal*, très largement étudié par ailleurs. Celui-ci sera cependant constamment présent à notre recherche concernant la pratique thérésienne des vertus morales, qui reste un champ encore trop inexploité, riche pourtant en perspectives nouvelles pour la théologie morale.

19. Les désirs de Thérèse concernant la souffrance ne sont en aucun cas morbides. Ils correspondent en fait à celui d'être identifiée à Jésus, buvant le calice jusqu'à la lie, ainsi qu'elle l'écrira dans le Ms C, 10v°. Dès le moment de sa jeunesse Thérèse a « tout choisi » (cf. Ms A, 10v°), comprenant que « pour devenir une sainte il fallait beaucoup souffrir, rechercher toujours le plus parfait et s'oublier soi-même », Ms A, 10r°.

20. A la fin de ce manuscrit, les multiples désirs de Thérèse, des plus grands aux plus « enfantins » (cf. 81 et 82v°) sont à la fois ressaisis et dépassés par une attitude générale d'*abandon*, accompagnée de l'ardeur à *demande l'accomplissement parfait de la volonté du bon Dieu* sur son âme (cf. 83r°).

21. P. M. PAISSAC, « Sainte Thérèse, Docteur de la charité », dans *Thérèse de l'Enfant-Jésus, Docteur de l'Amour*, Éd. du Carmel, Venasque, 1990, p. 185.

22. Cf. *Somme Théologique*, IIa IIae, qu. 27, a. 5, 6.

23. « Sainte Thérèse Docteur de la charité » p. 186. Dès son noviciat, elle avait ouvert son coeur à Céline : ... « Nos désirs infinis ne sont donc ni des rêves ni des chimères puisque Jésus lui-même fait ce commandement » (cf. Mt 5, 48 : « Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait »), LT 107, 19-20 mai 1890. Voir aussi Pri 2 et RP 2, 6v°.

24. Cf. G. GAUCHER, *Jean et Thérèse, flammes d'amour*, Cerf, Paris, 1996, p. 123-124.

25. Pri 6. Voir aussi : Ms A, 71r° ; C, 2v° ; C, 31r° ; LT 201 ; LT 253, etc.

26. LT 254 du 14 juillet 1897 au P. Roulland.

B) La pratique des vertus cachées et ordinaires

Dès sa petite enfance, Thérèse reconnaît avoir eu « un grand empire » sur ses actions²⁷. Si les chocs psychologiques postérieurs l'ont gravement fragilisée au plan nerveux, ils ne l'ont cependant pas empêchée de s'appliquer à l'effort moral, aidée en cela par ses soeurs Pauline et Marie²⁸. Après la grâce du sourire de la Vierge qui inaugure un processus de guérison²⁹, sa première communion, est l'occasion d'une « résolution de pratiquer sérieusement la vertu »³⁰. Dans son cheminement de maturation, il faut mentionner tout particulièrement la grâce de Noël 1886 qui, la rendant « forte et courageuse »³¹, lui permet enfin de trouver un nouvel équilibre au plan de sa sensibilité, de son intelligence et de sa volonté³². Cette grâce de « conversion »³³, début de sa « course de géant »³⁴, lui donne de n'être plus « vaincue en aucun combat ».

De nouvelles et « grandes grâces », véritables « étincelles d'amour », reçues et partagées avec sa soeur Céline, lui rendent la pratique de la vertu « douce et naturelle »³⁵. Pendant son noviciat au Carmel, elle s'applique « surtout à pratiquer les petites vertus, n'ayant pas la facilité d'en pratiquer de grandes »³⁶. Faisant ainsi, elle garde une conscience aiguë de sa faiblesse, de ses imperfections, mais ne s'en désolé pas car elle a compris que la perfection, c'est un peu comme l'horizon, c'est-à-dire une ligne lointaine qui recule au fur et à mesure qu'on s'en approche³⁷.

D'une manière générale, elle réalise – et c'est cela le plus important – que c'est le Seigneur qui, pas après pas, la guide sur le chemin de la vertu, ou, comme elle l'écrit, que

*c'est Jésus Lui-même caché au fond de [son] pauvre petit coeur qui [lui] fait la grâce d'agir en [elle] et [lui] fait penser tout ce qu'il veut [qu'elle] fasse au moment présent*³⁸.

Les contacts avec Mère Geneviève, la fondatrice du Carmel de Lisieux, vénérée par toutes les soeurs comme "la sainte" du Carmel, lui permettent de découvrir et d'apprécier « une Sainte, non point inimitable, mais une Sainte sanctifiée par des vertus cachées et ordinaires ». Elle admire particulièrement son intimité avec Jésus, dont l'action cachée transparaît à travers son comportement et ses paroles³⁹. Thérèse a perçu chez Mère Geneviève la vraie source de l'agir, à savoir la présence vivante du Christ et de son Esprit. C'est à l'efficacité de cette présence qu'elle remet constamment sa propre faiblesse, tout en faisant avec amour ce qu'il lui revient de faire. Pendant son postulat, elle avait compris en effet que

*Jésus ne regarde pas autant à la grandeur des actions ni même à leur difficulté qu'à l'amour qui fait faire ces actes*⁴⁰.

27. Cf. Ms A, 11v°.

28. Cf. Ms A, 33r° ; 41r°.

29. Cf. Ms A, 30r°.

30. Ms A, 37r°.

31. Cf. Ms A, 44v°.

32. Voir notamment P. MARIE-EUGÈNE DE L'ENFANT-JÉSUS, « La grâce de Noël 1886 chez sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus », *Carmel*, 1959/2, p. 97-116 ; « Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, Docteur de la vie mystique », dans : *Thérèse de l'Enfant-Jésus, Docteur de l'Amour*, p. 319.

33. Cf. Ms A, 45r°.

34. Cf. Ms A, 44v°.

35. Cf. Ms A, 48r°.

36. Ms A, 74v°.

37. Cf. Ms A, 74r°.

38. Cf. Ms A, 76r°. Voici un autre texte qui va dans le même sens : « Je comprends et je sais par expérience "Que le Royaume de Dieu est au-dedans de nous". Jésus n'a point besoin de livres ni de docteurs pour instruire les âmes ; Lui, le Docteur des docteurs, il enseigne sans bruit de paroles... Jamais je ne l'ai entendu parler, mais je sens qu'Il est en moi, à chaque instant, Il me guide et m'inspire ce que je dois dire ou faire. Je découvre juste au moment où j'en ai besoin des lumières que je n'avais pas encore vues, ce n'est pas le plus souvent pendant mes oraisons qu'elles sont le plus abondantes, c'est plutôt au milieu des occupations de ma journée... », Ms A, 83v°.

39. Voir Ms A, 78r°.

40. LT 65, du 20 octobre 1888.

C'est pourquoi, elle écrira vers la fin du Manuscrit A que « sans l'amour, toutes les oeuvres ne sont que néant »⁴¹.

Dans une lettre à sa soeur Céline, Thérèse livre en quelque sorte sa "charte" de la vie morale. Elle écrit :

*Les directeurs font avancer dans la perfection en faisant faire un grand nombre d'actes de vertu et ils ont raison, mais mon directeur qui est Jésus ne m'apprend pas à compter mes actes ; Il m'enseigne à faire tout par amour, à ne Lui rien refuser, à être contente quand Il me donne une occasion de Lui prouver que je l'aime, mais cela se fait dans la paix, dans l'abandon, c'est Jésus qui fait tout et moi je ne fais rien*⁴².

Plusieurs enseignements sont contenus dans ce texte dense :

– Tout d'abord, c'est Jésus qui est le "directeur de conscience" de Thérèse⁴³. Ceci la conduit à vivre sous son regard afin de recueillir le moindre de ses désirs et de les réaliser par amour. Par intuition spirituelle, Thérèse dépasse la morale du "permis et du défendu" qui tend à focaliser les énergies sur une obéissance plus ou moins formelle à la loi et incite à tenir une certaine "comptabilité" des obligations ainsi accomplies.

– Ce chemin de dépendance filiale est exigeant, car il n'est rien d'autre que celui de la sainteté : il consiste en effet à ne « rien refuser » à Jésus. Mais ce chemin est parcouru dans la paix et l'abandon, avec la certitude que « c'est Jésus qui fait tout ». Affirmer que Jésus *fait tout*, n'est pas une formule quiétiste. Thérèse a elle-même prévenu contre les dangers du quiétisme et aussi de l'illuminisme⁴⁴. C'est pourquoi elle ne cesse d'affirmer la nécessité des efforts. Les exemples abondent dans ce sens⁴⁵. Dans la formule *c'est Jésus qui fait tout et moi je ne fais rien*, on retrouve le paradoxe du *sans désirs, ni vertus*, mais c'est le paradoxe évangélique. Le Christ l'exprime nettement dans l'évangile de Jean : « Hors de moi vous ne pouvez rien faire » (15, 5). C'est ainsi que la collaboration de Thérèse « est toute de soumission à la lumière de Dieu », fait remarquer le P. Marie-Eugène⁴⁶.

Quelques textes majeurs de la fin de la vie de Thérèse nous permettent de mieux saisir le "fonctionnement" de cette étroite collaboration.

Le 6 août 1897, à la question : « Qu'est-ce que rester petit enfant devant le bon Dieu ? », la carmélite répond :

*C'est reconnaître son néant, attendre tout du bon Dieu, comme un petit enfant attend tout de son père ; c'est ne s'inquiéter de rien, ne point gagner de fortune (...) C'est encore ne point s'attribuer à soi-même les vertus qu'on pratique, se croyant capable de quelque chose, mais reconnaître que le bon Dieu pose ce trésor dans la main de son petit enfant pour qu'il s'en serve quand il en a besoin ; mais c'est toujours le trésor du bon Dieu. Enfin, c'est de ne point se décourager de ses fautes, car les enfants tombent souvent, mais ils sont trop petits pour se faire beaucoup de mal*⁴⁷.

41. Ms A, 81v°.

42. LT 142, du 6 juillet 1893.

43. Cf. Ms A, 70r° ; 71r° ; 74r° ; 80v°, etc.

44. Ainsi avertira-t-elle une de ses novices, Marie de la Trinité : « Notre petite voie mal comprise pourrait être prise pour du quiétisme ou de l'illuminisme », *Procès Apostolique*, Teresianum, Roma, 1976, p. 480.

45. Contentons-nous de citer par exemple cette lettre où elle écrit que l'énergie « est la vertu la plus nécessaire, avec l'énergie on peut facilement arriver au sommet de la perfection », LT 178 du 20-22 juillet 1895, à madame Guérin. De façon encore plus significative, dans les derniers mois de sa vie, c'est-à-dire au plus fort de son abandon à la Miséricorde, elle remarquera : « Bien des âmes disent : Je n'ai pas la force d'accomplir tel sacrifice. Mais qu'elles fassent des efforts ! Le bon Dieu ne refuse jamais la première grâce qui donne le courage d'agir », CJ 8.8.3.

A propos de l'héroïcité de la petite Sainte, le P. Marie-Eugène fait remarquer qu'elle « avait comme principe qu'il faut tout prendre dans la vie spirituelle, et qu'il faut aller jusqu'au bout de ses forces sans se plaindre », et que son sourire « abritait des vertus pratiquées à un degré héroïque », *Je veux voir Dieu*, p. 87-88.

46. *Je veux voir Dieu*, p. 321, note 1.

47. CJ 6.8.8.

Ainsi, la vie morale de Thérèse repose-t-elle à la fois sur la prise de conscience de sa pauvreté, de *son néant* et sur une attente active de la grâce de Dieu dans l'espérance⁴⁸. Une fois la grâce donnée par son Père des Cieux, l'enfant reconnaît que, pour lui être vraiment communiquée, elle ne lui appartient pas au sens où il pourrait s'en croire propriétaire⁴⁹. L'enfance spirituelle suppose donc une dépossession radicale de soi, une authentique pauvreté spirituelle qui évacue tout esprit de propriété, tout sentiment de possession. *Le difficile* – reconnaît précisément Thérèse – consiste à accepter de *rester pauvre et sans force*⁵⁰. Cette pauvreté radicale protège donc contre l'esprit de suffisance et d'orgueil, en d'autres termes, contre le péché d'autonomie, auquel se ramène le péché des origines.

Une autre confiance, illustre parfaitement cela. Sur son lit de malade, elle reconnaît que si elle se disait par exemple : « J'ai acquis telle vertu, je suis certaine de pouvoir la pratiquer », elle commettrait une grave infidélité, car elle s'appuierait alors « sur ses propres forces », courant ainsi le risque « de tomber dans l'abîme »⁵¹. S'approprier indûment ce qui vient de Dieu serait une terrible imposture, doublée d'une illusion complète sur ses capacités réelles. A Mère Agnès qui, pendant sa maladie, faisait l'éloge de sa patience, elle répond :

*Je n'ai pas encore eu une minute de patience ! Ce n'est pas la mienne ! On se trompe toujours*⁵².

Thérèse veut « fonder son espérance » uniquement sur Dieu, lui demandant de faire naître en son âme les vertus qu'elle souhaite pratiquer⁵³. Au plan de son action et de sa pensée, elle avoue ne pas avoir de « provisions », le Seigneur lui donnant à tout instant ce qui lui est nécessaire⁵⁴. Chez elle, l'héroïsme vertueux se situe d'abord et principalement au plan de la fidélité théologale. Thérèse est toujours tournée vers Dieu dans une foi, une espérance et un amour invincibles, qui la placent dans une attitude constante de dépendance à l'égard de Dieu. Au dire du P. Marie-Eugène,

*cette dépendance complète de Dieu qui s'appuie à la fois sur une pauvreté spirituelle absolue et sur le secours de Dieu continu, constitue la perfection de la grâce filiale et marque le règne parfait de Dieu dans l'âme, car il est écrit que « ceux-là sont les vrais enfants de Dieu qui sont mus par l'Esprit de Dieu »*⁵⁵.

Cette attitude confiante de Thérèse, expression de sa liberté d'enfant, allie l'énergie à la souplesse dans l'obéissance aux motions divines, l'effort à la docilité à l'Esprit. Thérèse « ne travaille sous le mouvement de l'Esprit Saint que pour faire triompher la vertu de Dieu en elle », explique encore le P. Marie-Eugène⁵⁶.

Par rapport à certaines conceptions volontaristes ou légalistes de la vie morale, il y a donc là un déplacement d'accent qui met en pleine lumière le fait que l'agir moral du chrétien est essentiellement l'expression de sa vie filiale, c'est-à-dire de sa vie théologale.

C'est à cette lumière qu'il faut apprécier le rapport de Thérèse au mérite.

48. On pense immanquablement à 2 Co 12, 9.

49. Cf. 1 Co 4, 7 : « Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? Et si tu l'as reçu, pourquoi te glorifier comme si tu ne l'avais pas déjà reçu ? »

50. Cf. notre Lettre 197.

51. CJ 7.8.4.

52. CJ 18.8.4. Voir aussi CJ 21/26.5.6 : « On m'a a tant répété que j'ai du courage, et c'est si peu vrai, que je me suis dit : Mais, enfin, il ne faut pas faire mentir tout le monde ! Et je me suis mise, avec l'aide de la grâce, à acquérir ce courage. J'ai fait comme un guerrier qui, s'entendant féliciter de sa bravoure, tout en sachant très bien qu'il n'est qu'un lâche, finirait par avoir honte des compliments et voudrait les mériter ».

53. Cf. Pri 20 : « Je veux (...) ô mon Dieu, fonder sur Vous seul mon espérance ; puisque vous pouvez tout, daignez faire naître en mon âme la vertu que je désire » (16 juillet 1897).

54. Cf. Ms A, 76r°.

55. Cf. Rm 8, 14, *Je veux voir Dieu*, p. 308.

56. *Je veux voir Dieu*, p. 321, note 1.

C) Thérèse et le mérite

Nous savons qu'il n'y a de possibilité de mérite que dans la grâce du Christ. Or, précisément, le souci constant de la petite Sainte est de toujours rapporter les mérites humains aux mérites infinis de Jésus-Christ. L'équilibre théologique de sa pensée sur le rapport grâce / mérite est tel qu'en conclusion et illustration des développements sur "Grâce et justification", le *Catéchisme de l'Église Catholique* en vient à citer une partie de *l'Acte d'Offrande*⁵⁷.

Sachant donc où se situe la source de tout mérite et vivant avec une intensité inouïe sa relation filiale avec Dieu, Thérèse n'hésite pas à s'appropriier les mérites infinis du Sauveur, de la Vierge, des Anges, des saints et finalement de toute l'Église, afin de les offrir au Père⁵⁸. Cette attitude explique la formule employée dans le Manuscrit A :

*Je ne compte pas sur mes mérites n'en ayant aucun, mais j'espère en Celui qui est la Vertu, la Sainteté Même. C'est Lui seul qui se contentant de mes faibles efforts, m'élèvera jusqu'à Lui et, me couvrant de ses mérites infinis, me fera Sainte*⁵⁹.

Le *aucun* exprime la gratuité absolue de l'Amour qui donne de mériter, c'est-à-dire de « rendre amour pour amour »⁶⁰. Il exprime aussi la démesure, la totale disproportion entre les *mérites infinis* du Christ et les *faibles efforts* de Thérèse, mais non pas l'absence totale de mérites chez elle. Ceci est bien illustré par *l'Acte d'Offrande* où la petite Sainte, sans nier la réalité de ses propres *oeuvres*⁶¹, déclare qu'elle paraîtra devant Dieu « les mains vides »⁶², consciente que toutes les « justices » humaines « ont des taches » aux yeux du Seigneur⁶³.

Redisons-le, Thérèse ne tient pas de "comptabilité" de ses biens spirituels. Elle joue à la « banque de l'amour »⁶⁴, c'est-à-dire qu'elle confie, pour ainsi dire "les yeux fermés", tous ses "intérêts" à Jésus, à charge pour lui de les faire fructifier pour l'Église, pour l'humanité entière ! Quant à elle, elle est tout entière occupée, on aurait presque envie de dire "obsédée", par les besoins des justes et des pécheurs⁶⁵. Elle ne veut pas travailler pour amasser des mérites pour le Ciel, mais pour l'Amour de Jésus, pour lui faire plaisir, le consoler en sauvant les âmes⁶⁶. Chez Thérèse, le "travail" (qui inclut l'idée de mérite) se concentre donc sur l'amour⁶⁷, amour sans cesse reçu, sans cesse redonné au Christ et à son Église. De ce point de vue, une lettre adressée à Céline apporte un éclairage essentiel :

57. Cf. § 2011.

58. Voir Ms A, 46r° ; LT 129 ; 189 ; Pri 6 ; 7 ; 10 ; 13.

59. Ms A, 32r°.

60. Cf. Ms B, 4r° ; LT 108 ; RP 1, 10v°.

61. Bien des textes expriment la réalité et l'importance du mérite dans sa vie ou chez des personnes avec lesquelles elle est en relation. Voir par exemple : Ms C, 14r° ; 33r°-v° ; 35r° ; Pri 8 ; LT 182 ; 185 ; 189 ; 190 ; CJ 18.8.3, etc...

62. Cf. Pri 6 ; Voir aussi la LT 218 : « Lorsque je paraîtrai devant mon Époux Bien-Aimé je n'aurai que mes désirs à Lui présenter, mais si vous m'avez précédé dans la Patrie j'espère que vous viendrez à ma rencontre et présenterez pour moi le mérite de vos oeuvres si fécondes... », (27 janvier 1897, au frère Siméon).

63. Cf. Pri 6 ; LT 201 ; PN 24, str. 13, v. 5. En juillet 1897, elle confie à soeur Marie du Sacré-Coeur : « Pas de mérites ! Faire plaisir au bon Dieu... Si j'avais amassé des mérites, je serais désespérée tout de suite ! » Dernières paroles de soeur Thérèse de l'Enfant-Jésus recueillies par soeur Marie du Sacré-Coeur, 29.7. Voir aussi CJ 6.8.4 : « Je ne puis m'appuyer sur rien, sur aucune de mes oeuvres pour avoir confiance ».

64. Jésus apprend à Thérèse à « tirer profit de tout, du bien et du mal qu'elle trouve en soi [cf. Jean de la Croix, *Glose sur le divin*]. Il lui apprend à jouer à la banque de l'amour ou plutôt, non Il joue pour elle sans lui dire comment Il s'y prend car cela est son affaire et non pas celle de Thérèse, ce qui la regarde c'est de s'abandonner, de se livrer sans rien réserver, pas même la jouissance de savoir combien la banque lui rapporte », LT 142. Voir aussi *Conseils et Souvenirs*, Cerf, Paris, p. 71.

65. Cf. CJ 18.8.3.

66. Cf. Pri 6.

67. Témoin encore ces paroles rapportées par Marie de la Trinité : « Ô mon Jésus, vous savez bien que ce n'est pas pour la récompense que je vous sers, mais uniquement parce que je vous aime, et pour sauver les âmes », *Procès Apostolique*, p. 474.

Le mérite ne consiste pas à faire ni à donner beaucoup, mais plutôt à recevoir, à aimer beaucoup... Il est dit que c'est bien plus doux de donner que de recevoir, et c'est vrai, mais alors, quand Jésus veut prendre pour Lui la douceur de donner, ce ne serait pas gracieux de refuser. Laissons-Le prendre et donner tout ce qu'Il voudra, la perfection consiste à faire sa volonté, et l'âme qui se livre entièrement à Lui est appelée par Jésus Lui-même « Sa Mère, Sa Soeur » et toute sa famille⁶⁸.

Pour Thérèse, ce qui compte ce n'est donc pas d'abord ce qu'elle fait, les mérites qu'elle acquiert, mais ce que l'Amour de Dieu fait en elle et à travers elle. Cette conception du mérite comme réceptivité d'amour, révolutionne l'idée que nous nous en faisons habituellement. En effet, nous avons souvent tendance à nous focaliser sur ce que nous faisons, nous, "pour Dieu" et aussi à identifier plus ou moins mérite et difficulté, alors que le mérite ne réside pas dans la difficulté mais dans l'amour⁶⁹. En contraste avec une telle façon de voir, Thérèse place donc en premier l'action souveraine de la Miséricorde dont elle a expérimenté le besoin d'expansion dans son coeur et dans toutes les âmes⁷⁰.

D) L'amour à la base de la vie morale

Pour Thérèse, l'amour divin n'est pas seulement le but de l'effort moral, mais le commencement. Comprenant par expérience que « Jésus veut prendre pour Lui la douceur de donner », elle correspond alors de tout son être à ce don gratuit. C'est ainsi qu'elle fait tout par l'Amour qu'elle reçoit du Seigneur et pour Sa joie⁷¹. Elle se situe devant lui comme un petit enfant au bas d'un escalier qui lève toujours son « petit pied », sans parvenir à gravir ne serait-ce que la première marche. Pourtant, dans son espérance confiante, l'enfant sait qu'un jour, vaincu par ses efforts inutiles, son Père l'emportera dans ses bras⁷².

Le génie de Thérèse consiste à avoir compris le rôle primordial de la confiance pour attirer l'Amour miséricordieux et avancer ainsi sur le chemin de la sainteté⁷³. Les actes courageux, voire

68. LT 142 du 6 juillet 1893.

69. Saint Thomas d'Aquin montre bien dans la *Somme Théologique*, Ia IIae, qu. 114, a. 4, que « le mérite réside principalement dans la charité (rép.) ». Dans l'ad 2um de cet article, il précise que « le poids du labeur concourt à l'augmentation du mérite. Ainsi, la charité ne diminue pas le labeur : elle fait au contraire que l'on s'attaque à de plus grands travaux ». Donc, ce n'est pas la difficulté (*le poids du labeur*) en tant que telle qui constitue le mérite, mais la charité. Ce qui a de la valeur aux yeux de Dieu, ce n'est pas que "cela coûte", mais *l'amour* que nous mettons pour dépasser la difficulté. Lorsque l'on rencontre de plus grands obstacles, l'esprit de charité pousse à aimer davantage, et c'est cela qui compte. Dans la IIa IIae, qu. 27, a. 8, ad 3, saint Thomas précise encore que « ce qui fait le mérite et la vertu, c'est le bien, plus encore que ce qui est difficile. Il ne faut donc pas dire : tout ce qui est plus difficile est plus méritoire, mais ce qui est plus difficile au point d'être aussi meilleur ». Or, c'est la charité qui rend meilleure toute chose. C'est donc bien la charité qui a raison de mérite. Cf. également Ia, qu. 95, a. 4, ad 2.

Voir dans ce sens la LT 65 à Céline : « L'amour peut tout faire, les choses les plus impossibles ne lui semblent pas difficiles, Jésus ne regarde pas autant à la grandeur des actions ni même à leur difficulté qu'à l'amour qui fait faire ces actes ».

70. Cf. Ms A, 84r° ; Pri 6.

71. Dans une lettre à sa soeur Léonie, elle écrit par exemple : ... « Ce Dieu qui devient le mendiant de notre amour (...) nous montre que les plus petites actions faites par amour sont celles qui charment son coeur », LT 191, du 12 juillet 1891.

72. « Vous me faites penser au tout petit enfant qui commence à se tenir debout, mais ne sait pas encore marcher. Voulant absolument atteindre le haut d'un escalier pour retrouver sa maman, il lève son petit pied afin de monter la première marche. Peine inutile ! Il retombe toujours sans pouvoir avancer. Eh bien ! soyez ce petit enfant. Par la pratique des vertus, levez toujours votre petit pied pour gravir l'escalier de la sainteté. Vous n'arriverez même pas à monter la première marche, mais le bon Dieu ne demande de vous que la bonne volonté. Du haut de cet escalier, Il vous regarde avec amour. Bientôt, vaincu par vos efforts inutiles, il descendra Lui-même et, vous prenant dans ses bras, vous emportera pour toujours dans son royaume où vous ne Le quitterez plus. Mais si vous cessez de lever votre petit pied, Il vous laissera longtemps sur la terre », "Carnet Rouge" de soeur Marie de la Trinité dans : Soeur MARIE DE LA TRINITÉ, *Une novice de sainte Thérèse* (Souvenirs et témoignages présentés par Pierre Descouvemont), Cerf, Paris, 1985, p. 110-111.

73. Voir P. MARIE-EUGÈNE, « Sainte Thérèse, Docteur de la vie mystique », dans : *Thérèse de l'Enfant-Jésus, Docteur de l'Amour*, p. 343.

héroïques, qu'elle ne cesse de poser au sein même de son impuissance, sont destinés à prouver son amour, car « l'Amour se prouve par les oeuvres »⁷⁴, et à provoquer ainsi le secours puissant de Dieu. Vers la fin de sa vie, une découverte encore plus intense du mystère de la charité⁷⁵ lui a fait comprendre avec une profondeur nouvelle cette nécessité de tout recevoir de Dieu. Elle a réalisé alors que seul l'Amour même de Jésus en elle pouvait lui permettre de vivre comme Jésus le commandement de l'amour⁷⁶ et ce, d'une façon vraiment universelle⁷⁷.

Le P. Marie-Eugène résume ainsi la "praxis" thérésienne :

*Conviction de sa petitesse et de sa faiblesse devant le résultat à obtenir, et en même temps activité énergique pour mériter l'intervention de Dieu, tels sont les deux pôles autour desquels se meut l'âme thérésienne*⁷⁸.

En transformant sa misère en capacité réceptive de l'action de l'Esprit, Thérèse promet une morale théologique, "pneumatique". La "petite voie" illustre ainsi merveilleusement la vérité de ces affirmations de l'apôtre Paul : « Dieu est là qui opère en vous le vouloir et l'opération même » (Ph 2, 13) ; ou encore : « Puisque l'Esprit est notre vie, que l'Esprit nous fasse aussi agir » (Ga 5, 25). Elle montre avec éclat que l'agir chrétien trouve son fondement ultime en cette symbiose spirituelle.

III – « DES ACTIONS DIRIGÉES PAR L'ESPRIT D'AMOUR... »

Le P. Marie-Eugène avertit :

*Quand on étudie sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, il ne faut pas oublier cette prédominance des dons du Saint-Esprit dans sa vie spirituelle*⁷⁹.

Il reconnaît combien l'exemple de la petite Sainte a renouvelé pour lui la science des dons du Saint-Esprit⁸⁰. Il lui a montré à quel point l'action de Dieu par les dons pouvait devenir habituellement prépondérante, comme "naturelle"⁸¹, tout en étant dégagée des phénomènes sensibles extraordinaires⁸². Pour lui, le génie propre de Thérèse consiste à baser l'essentiel de son progrès moral sur l'action de Dieu par les dons du Saint-Esprit. Reprenant l'image de l'*ascenseur* utilisé dans le

74. Ms B, 4r°.

75. Cf. Ms C, 11v° et s.

76. « Ah Seigneur ! (...) vous savez bien que jamais je ne pourrais aimer mes soeurs comme vous les aimez, si vous-même, ô mon Jésus, ne les aimiez encore en moi. (...) Oui je le sens, lorsque je suis charitable, c'est Jésus seul qui agit en moi ; plus je suis unie à Lui, plus aussi j'aime toutes mes soeurs », Ms C, 12v°.

77. Probablement en effet, la prise de conscience de Thérèse porte-t-elle aussi sur l'aspect universel de l'amour (cf. : *plus aussi j'aime toutes mes soeurs*) ; si, dans la communauté, une soeur n'est pas aimée, ou moins aimée, la charité n'est pas vraiment vécue ; voir Ms C, 15v°.

78. Et de poursuivre : « A une novice qui lui demande comment concilier ces deux vertus, elle répond : "Il faut faire tout ce qui est en soi, donner sans compter, se renoncer constamment, en un mot prouver son amour par toutes les oeuvres en notre pouvoir. Mais à la vérité, comme cela est peu de chose, il est urgent de mettre sa confiance en Celui qui seul sanctifie les oeuvres, et de s'avouer des serviteurs inutiles". Tels sont les principes généraux de l'ascèse de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus », *Je veux voir Dieu*, p. 851.

79. *Je veux voir Dieu*, p. 321.

80. *Ton amour a grandi avec moi. Un génie spirituel : Thérèse de Lisieux*, Éd. du Carmel, coll. Centre Notre Dame de Vie, Venasque, 1987, p. 54. Sur la question des dons du Saint-Esprit en rapport avec Thérèse, voir F.-R. WILHÉLEM, « Le renouveau mystique contemporain et la question des dons du Saint-Esprit dans la théologie du P. Marie-Eugène », dans : *Une figure du XX^e siècle, le P. Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus*, Éd. du Carmel, coll. Centre Notre Dame de Vie, Venasque, 1995, p. 259-283.

81. Cf. *Je veux voir Dieu*, p. 91.

82. Dans une note de *Je veux voir Dieu*, il explique : « L'action des dons est prédominante chez elle depuis l'âge de trois ans où elle ne refuse plus rien au Bon Dieu. Cette action de Dieu par les dons y apparaît dégagée non seulement des phénomènes extraordinaires, mais aussi des réactions sensibles auxquelles assez généralement on la croit indissolublement liée. Action très simple et très pure, elle nous révèle ce qui lui est essentiel », note 1, p. 321.

Manuscrit C⁸³, le P. Marie-Eugène l'interprète en disant que « l'ascenseur de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, ce sont les dons du Saint-Esprit ». Il insiste en affirmant que son originalité est justement d'avoir situé cette force de l'Esprit dès les débuts de la vie spirituelle. Et il précise :

Elle ne compte que sur l'amour pour monter, (...) que sur l'ascenseur, même pour gravir les premiers degrés de la vie spirituelle (...) Elle prend l'ascenseur au rez-de-chaussée ! En d'autres termes, toute sa vie spirituelle sera dans une utilisation des dons du Saint-Esprit⁸⁴.

Toute sa vie spirituelle : c'est-à-dire sa vie mystique et sa vie ascétique ; la vie des vertus théologiques et celle des vertus morales.

Thérèse explique elle-même que pour correspondre parfaitement à la volonté divine, elle souhaitait « se faire magnétiser par Jésus » afin que toutes ses actions soient « dirigées par l'Esprit d'amour »⁸⁵. De fait, le parfait héroïsme de la fin de sa vie et l'affirmation – apparemment contradictoire – selon laquelle elle est « sans patience »⁸⁶, se concilient si l'on fait intervenir l'action de Dieu par les dons du Saint-Esprit. Fondamentalement, Thérèse reste pauvre et petite, sa vertu, sa force, résidant essentiellement en cette influence prédominante et habituelle de Dieu par les dons. Dans *Je veux voir Dieu*, le P. Marie-Eugène reconnaît que les

interventions de Dieu par les dons du Saint-Esprit peuvent devenir si fréquentes et si profondes qu'elles établissent l'âme dans une dépendance quasi continue de l'Esprit Saint et que, dès lors, les facultés humaines ne dirigent presque jamais la vie spirituelle et n'y sont plus habituellement que des instruments⁸⁷.

Cette constatation de l'influence divine rejoint l'enseignement d'un saint Thomas d'Aquin qui, dans la *Somme théologique*, enseigne que les dons du Saint-Esprit sont des *habitus* permanents en nous, c'est-à-dire des dispositions surnaturelles stables, capables de recueillir les inspirations d'en-haut⁸⁸. Une telle théologie s'oppose à toute conception qui réduirait l'intervention de l'Esprit à des grâces plus ou moins extraordinaires, ou en tous cas seulement ponctuelles.

Ce qui est battu en brèche par l'expérience de Thérèse, c'est un type de morale insistant surtout sur l'ascèse, sur une pratique active des vertus centrée sur l'obligation morale (celle-ci étant perçue essentiellement comme une obéissance à la loi) et cantonnant « la mystique » aux états parfaits, avec, en outre, la tendance à identifier cette dernière aux grâces extraordinaires⁸⁹. A l'inverse, la morale thérésienne insiste surtout sur l'accueil confiant de l'action de Dieu dans l'âme, à travers une pauvreté spirituelle offerte. C'est ainsi qu'on *devient propre aux opérations de [l']Amour consumant et transformant⁹⁰*.

Par sa confiance en Dieu, notre nouveau Docteur privilégie un type d'ascèse, qu'à la suite du P. Marie-Eugène on peut bien qualifier d'« ascèse mystique », c'est-à-dire une ascèse de petitesse « qui

83. « Moi je voudrais aussi trouver un ascenseur pour m'élever jusqu'à Jésus, car je suis trop petite pour monter le rude escalier de la perfection. (...) L'ascenseur qui doit m'élever jusqu'au Ciel, ce sont vos bras, ô Jésus ! », Ms C, 3r^o.

84. Conférence du 19 avril 1963 (notes inédites).

85. « Oh ! que je voudrais me faire magnétiser par Jésus ! avec quelle douceur je lui ai remis ma volonté ! Oui, Je veux qu'il s'empare de mes facultés, de telle sorte que je ne fasse plus d'actions humaines et personnelles, mais des actions toutes divines inspirées et dirigées par l'Esprit d'amour », *Procès Apostolique*, p. 474. Dans le même ordre d'idées, soeur Marie du Sacré-Coeur disait de sa soeur qu'elle était « possédée par le bon Dieu » (cf. LC 170).

86. Cf. CJ 18.8.4.

87. Et de poursuivre : « L'activité même des vertus surnaturelles semble passer au second plan tellement la vie spirituelle est devenue divine par le mouvement de l'Esprit qui la nourrit et la guide », p. 307.

88. Voir Ia IIae, qu. 68, a. 3. V. également le *Catéchisme de l'Église Catholique*, § 1830.

89. Cette ligne théologique conduit à une dichotomie entre une spiritualité dite « ordinaire » basée principalement sur l'effort ascétique et une spiritualité dite « de perfection » fondée sur les grâces extraordinaires. En fait, l'ascèse, par l'exercice actif et persévérant des vertus, et la mystique, par son ouverture à la force de l'Esprit, sont toutes deux ordonnées à la perfection de la charité, c'est-à-dire à la sainteté. Voir S.-Th. PINCKAERS, *La vie selon l'Esprit. Essai de théologie spirituelle selon saint Paul et saint Thomas d'Aquin*, coll. amateca, Éd. Saint-Paul, Luxembourg, 1996, p. 29s ; *Les sources de la morale chrétienne*, Éd. Univ. Fribourg/Cerf, Fribourg/Paris, 1985 ; J.-L. BRUGUÈS, *Précis de théologie morale générale*, t. 1, Cahiers de l'École cathédrale/ Mame, Paris, 1994, p. 138s.

90. Cf. LT 197.

ne veut qu'être une coopération à l'action souveraine de Dieu »⁹¹, cette dernière demeurant l'élément principal⁹². Et en effet, c'est Dieu qui est l'auteur de toute perfection ; c'est lui qui fait les saints. C'est pourquoi la vie morale, dont l'achèvement est la sainteté, est appelée, de par sa nature même, à s'ouvrir de plus en plus résolument au souffle de l'Esprit. Tel est bien d'ailleurs l'orientation des textes les plus récents du Magistère concernant la morale⁹³.

A la fin de cet exposé, nous avons conscience de ne pouvoir tirer de conclusions définitives dans un domaine de réflexion si vaste et si nouveau dans la perception que nous en donne sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, comme aussi le P. Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus à sa suite. Notre recherche a simplement tenté d'ouvrir des perspectives, de laisser entrevoir des chemins possibles d'investigation pour le renouveau de la théologie morale aujourd'hui.

En terminant, contentons-nous de souligner en quelques mots l'actualité du message de Thérèse.

Épilogue

Le P. Marie-Eugène n'hésite pas à affirmer que « surtout depuis sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus », le mouvement spirituel imprimé par Dieu à l'Église de notre temps, est précisément celui d'une réceptivité plus grande à l'action de l'Esprit⁹⁴. Nous avons compris que cela n'évacuait pas la nécessité de l'effort ascétique, mais que, dans cet effort même, le point important était de cultiver l'espérance en cherchant à recueillir le souffle de l'Esprit. Ce souffle, Thérèse l'a reçu comme un don dès le départ de sa vie spirituelle et y a coopéré avec une vaillance qui est celle d'une enfant faible et petite⁹⁵. Son exemple montre, qu'en pratique, il n'y a pas d'abord la vie ascétique et, plus tard, bien plus tard... (peut-être même jamais ?!), la vie mystique, envisagée comme une sorte de récompense du long et persévérant labeur ascétique. Avec elle, c'est le règne du « tout, tout de suite »⁹⁶ : tout recevoir de Dieu à tout instant, dans une tension de l'espérance et du désir – sans attendre d'être soi-disant parfait –, pour tout lui redonner... et cela, sans calculer à la dépense ! Aimer n'est-ce pas en effet « tout donner et se donner soi-même » ?⁹⁷.

Pour le P. Marie-Eugène, la mission que Thérèse a reçue de Dieu est précisément de « généraliser », pour ainsi dire, « d'universaliser la méthode (disons, la pédagogie mystique) que Dieu a eue pour elle »⁹⁸. Cette pédagogie consiste à inviter toutes les âmes, même très blessées, à croire dès maintenant à l'action de l'Esprit d'Amour et à s'y livrer sans réserve, dans une indéfectible espérance. Thérèse n'écrit-elle pas prophétiquement dans le Manuscrit B :

*Autrefois les hosties pures et sans taches étaient seules agréées par le Dieu fort et Puissant. Pour satisfaire la Justice Divine il fallait des victimes parfaites, mais à la loi de crainte a succédé la loi d'Amour (...) Oui, pour que l'Amour soit pleinement satisfait, il faut qu'il s'abaisse, qu'il s'abaisse jusqu'au néant et qu'il transforme en feu ce néant*⁹⁹.

91. *Je veux voir Dieu*, p. 854 ; v. également p. 852.

92. Cf. *Je veux voir Dieu*, p. 830.

93. Il serait aisé de le montrer dans le *Catéchisme de l'Église Catholique* et aussi l'encyclique sur la morale, *Veritatis splendor*. Dans le même sens, la *Lettre* des évêques français aux *Catholiques de France* se plaît à souligner les *racines théologiques* de la vie morale et à redire le rôle essentiel de la fidélité au Christ et à l'Esprit dans sa mise en oeuvre. C'est ainsi que le document insiste sur le fait que « la morale chrétienne, fondée sur le commandement de l'amour, ne s'épuise pas dans l'accomplissement des prescriptions de la Loi ». *Proposer la foi dans la société actuelle*, Cerf, Paris, 1997, p. 69 ; voir l'ensemble des p. 63-72.

94. Cf. Conférence du 19 avril 1963, (notes inédites).

95. Cf. *Je veux voir Dieu*, p. 853.

96. Cf. M.-D. MOLINIÉ, *Le combat de Jacob*, Foi Vivante 155, Cerf, Paris, 1973, p. 106s.

97. PN 54.

98. Conférence du 19 avril 1963, (notes inédites).

99. Ms B, 3v°.

Quel réconfort pour notre civilisation tellement meurtrie au plan moral et tellement orgueilleuse en même temps ! En nous re-situant dans la vérité de notre être d'enfant pécheur devant le Père des Miséricordes, la petite voie constitue une antidote puissante à cet orgueil et répond merveilleusement à l'appel universel à la sainteté lancé par le Concile Vatican II.